



ÉLÉGIES ET SONNETS

Mihai Eminescu

TEXT

archives équivalences

poèmes

2003



ORIGINAL EDITION:

MIHAI EMINESCU *Élégies et sonnets*
(sélection et version française par EM. MARCU),
© 1994 JUNIMEA (Iași, Romania) [1997²]

PRESENT EDITION [revised]:

© 1994–2003 EM. MARCU (Botoșani, Romania) [FRENCH TEXT]
© 2001–2003 ADRIAN REZUȘ (Nijmegen, The Netherlands) [EDITION]
© 2003 **ÉQUIVALENCES** / *poèmes* [PDF \LaTeX – HYPERSCREEN]

**This electronic edition is a *non-profit* publication
produced by PDF \TeX 14.H [© 2001 HÀN THÉ THÀNH] &
created by \LaTeX 2 ϵ with HYPERREF & HYPERSCREEN**

\LaTeX 2 ϵ © 1993–2001 THE \LaTeX 3 PROJECT TEAM *et al.*
HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ
HYPERSCREEN © 2001–2002 ADRIAN REZUȘ [based on PDFSCREEN]
PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

TYPESET BY ROMANIAN \TeX © 1994–2001 ADRIAN REZUȘ
PRINTED IN THE NETHERLANDS – JULY 10, 2001
REVISED REPRINT – MARCH 27, 2003



*Le traducteur remercie ses amis,
Guylaine Juerys, Anne Marie Rochaix, Didier Corbel,
d'avoir contribué, par leurs conseils attentifs,
à cette tentative de dialogue entre deux langues,
cultures et sensibilités poétiques.*
E. M.





Mélancolie

C'était comme si les nues avaient ouvert une porte
Pour que la reine blanche des nuits y passe, morte.
– Au firmament, dans ton auguste mausolée,
Tombeau d'azur, là-haut, sous gaze argentée,
Ô, dors en paix, ô dors, veillée de mille flambeaux,
Toi, adoré monarque des nuits, si doux, si beaux!
La terre est riche en vastes espaces, et l'argent
D'un voile de frimas vêtit villages et champs;
Et comme enduits de chaux scintillent dans les airs
Murailles et ruines jonchant le champ désert.
Le cimetière seul y veille avec ses croix,
Une chouette grise sur l'une d'elle s'assoit,
Le haut clocher crépite, les piliers de même,
Et si fendant les airs le beau démon tout blême
Effleure, en passant, l'airain du bout des ailes –
Un triste son en sort, d'une âme qui se fêle.
L'église ruinée
Est là, pieuse et triste, déserte, surannée;



Par les fenêtres vides, il semble que le vent,
Jetant des charmes, siffle de mots que l'on entend,
Et sur l'iconostase, les murs, les voûtes sombres,
À peine reste-t-il des galbes et des ombres;
Le prêtre – un grillon – dévide un songe obscur.
Une vrillette-chantre répond dessous le mur.

.....

La foi revêt de saints les murs des basiliques –
Aussi m'emplit-elle l'âme de contes féeriques,
Mais, vagues de la vie passant, et ses orages,
Ne restent que les ombres des anciennes images.
Dans mon cerveau ce monde en vain le chercherais-je
Car une cigale rauque y fait des sortilèges:
En vain ma main se pose contre mon cœur désert –
Il ronge comme ronge, dans le cercueil, un ver.
Et il me semble, lorsque je pense à ma vie,
Qu'une bouche étrangère m'en conte le récit,
Que c'est la vie d'autrui, que je n'ai pas été.

Qui donc me la raconte par cœur? À l'écouter,
Je ris de mes douleurs, qui ne sont plus à moi...
C'est comme si j'étais mort depuis longtemps déjà.



Je suis si loin de toi...

Je suis si loin de toi et seul auprès du feu,
Ma vie, cette infortune, repasse devant mes yeux,
Et il me semble que sur mes épaules je porte
Un faix de cent hivers, que toi... tu serais morte.
Dans l'âme qui s'oublie les souvenirs refluent
Ressuscitant la moindre des pages révolues,
Frappant dans les fenêtres le vent se fait entendre
Et je retords le fils de nos histoires tendres...
Enveloppée de brumes je crois te voir qui passes,
Aux grands yeux en pleurs, aux fines mains de glace,
Et à mon cou pendue, tu cherches à me dire
Des mots mystérieux... tu pousses des soupirs...
J'embrasse mon trésor d'amour, d'envoûtements,
Nos pauvres vies s'unissent en un baiser ardent...
Ô! qu'à jamais la voix des souvenirs, amère,
Se taise, que j'oublie ma chance éphémère –
L'instant où tu m'aimas, pour après me quitter...
Je serais vieux et seul, toi, morte et enterrée!



Sonnet I

L'automne dehors, l'orage et la pluie...
Les gouttes lourdes frappent les fenêtres:
Toi tu relis tes anciennes lettres,
Et en une heure tu revois une vie.

Ce sont de doux riens qui s'enchevêtrent,
Et tu voudrais que tout le monde t'oublie;
Il vaut mieux, s'il bruine dans la nuit,
Auprès du feu aux rêves se soumettre.

Ainsi à mes pensées m'abandonnai-je,
Rêvant aux fées d'un conte tout vieux;
Les brumes montent comme un sortilège;

Mais tout à coup, c'est le frou-frou soyeux
D'une robe... Et des mains de neige,
Graciles et froides, couvrent mes yeux.



Sonnet II

Les ans passèrent depuis le jour de grâce
Qu'on s'est connu, et d'autres vont courir...
De nos amours me hantent encore les souvenirs,
Merveille aux yeux profonds et mains de glace.

Reviens! Tu es la seule qui m'inspires
De tendres mots; que ton regard m'embrasse
Et que ma vie en soit illuminée, et passe
Aux sons des harmonies nouvelles de ma lyre.

Tu ne sais même pas que ta présence,
Ta seule vue, peut apaiser mon âme,
Comme les étoiles qui naissent en silence;

Tu ris comme un enfant et je me pâme,
Ma vie dolente voit son échéance,
Mon cœur déborde, et mes yeux s'enflamment.



Sonnet III

Quand de l'esprit se taisent les rouages,
J'entends le chant d'une ferveur si tendre...
Alors moi je t'appelle; vas-tu m'entendre?
Vas-tu te rompre de ton froid nuage?

Tes yeux porteurs de paix, sauront-ils rendre
Sereine et calme cette nuit d'orage?
Émerge du brouillard épais des âges,
Renaiss – comme dans un rêve, de tes cendres!

Descends tout doux... plus près, plus près encore,
Souris et penche-toi sur mon visage,
En soupirant, avoue-moi ton amour,

Fais-moi frémir lorsque tes cils effleurent
Mes paupières, serre-moi, mon ange
Perdu à tout jamais, toi, adoré toujours!



Si quelquefois, ma mie...

Si quelquefois, ma mie, je pense à nous deux,
Un océan de glace surgit devant mes yeux:
Au firmament brumeux, pas une étoile qui naisse,
Seule la lune pâle à l'horizon se dresse;
Et au-dessus des vagues qui poussent des banquises
C'est un oiseau qui traîne ses lourdes ailes grises
Alors que sa compagne, la route poursuivant,
Se perd avec les autres vers le soleil couchant.
Il la suit des yeux, que voile la douleur,
Mais sans regret aucun, ni joie... car il se meurt,
Se retrouvant, en rêve, aux jours du temps jadis.

.....

De plus en plus les ans passés nous désunissent:
Glacé, je m'enténébre, plus loin, plus seul encore,
Tandis que tu te perds dans l'éternelle aurore.



Ô, mère...

Ô mère, ô douce mère, des brumes éternelles
Par le frisson des feuilles à ton sein tu m'appelle;
Dessus la crypte noire du saint tombeau, déjà
Le vent d'automne emporte les feuilles d'acacia;
Le son des branches sèches avec ta vois se tresse...
Elles sonneront toujours, tu dormiras sans cesse.

Quand je mourrai, ma mie, ne verse pas de pleurs
À mon chevet mais romps, du saint tilleul en fleur,
Une branche et plante-là juste où mon front repose:
Que cette seule branche tes beaux yeux l'arrose;
Son ombre sur ma tombe je la verrai en rêve...
Elle grandira toujours, je dormirai sans trêve.

Et si nos âmes sœurs le même jour s'envolent,
Qu'on ne nous mène pas en triste nécropole,
Qu'on creuse notre tombe au bord d'une rivière,
Et qu'on nous mette ensemble dedans la même bière;
Mon flanc y sentira de ton flanc la caresse...
L'eau pleurera toujours, nous dormirons sans cesse.



Dans ton jardin...

Je suis dans ton jardin... La nuit est claire.
Les Arbres tendent leurs branches sur moi,
Des branches fleuries me prennent comme des bras,
Les arbres remuent sous la brise légère.

Et moi, par la fenêtre, je te vois:
Toi, tu regardes, les yeux dans la lumière.
La vague d'or des nattes, à la défaire,
Tes fines mains ont fatigué déjà.

Tu l'as jetée sur tes épaules frêles
Et, en rêvant, tu ouvres ton corsage,
Te lèves doucement et souffles la chandelle...

Mes yeux demeurent dans le noir; là-haut –
Étoiles scintillant dans le branchage...
La lune triste frappe les carreaux.



T'aimer secrètement...

T'aimer secrètement fut mon larcin,
Pour être à ton goût, car j'ai cru lire
En tes regards un éternel empire
Des rêves voluptueux et assassins.

Je n'en peux plus; ma flamme fond la cire
Du vain cachet qui cèle mon dessein;
Aussi veux-je brûler aux flammes de ton sein,
De l'âme qui me sait et me désire.

Mes lèvres et mes yeux de fièvre torturés
Les vois-tu donc, pour m'en guérir, ma reine,
Ma douce enfant aux longs cheveux dorés?

Tu rafraîchis mon front de ton haleine,
Et ton sourire enivre ma pensée.
Ô viens contre mon cœur... ôte ma peine.



Les ans passèrent...

Comme des nuages survolant les plaines,
Pour ne plus revenir, les ans passèrent,
Et ne me charment plus, comme me charmèrent,
Contes de fées, légendes, cantilènes

Qui déridaient mon jeune front naguère,
Riches de sens cachés, saisies à peine –
En vain tes ombres à présent me prennent,
Ô doux couchant, heure du mystère.

En vain je prends mon luth et le caresse
Pour ranimer un son des jours passés,
Pour m'arracher à mon sommeil funèbre;

Tout est perdu, au loin, dans la jeunesse,
La douce voix d'un autre âge se tait,
Le temps m'ensevelit... je m'enténébre!



Parmi les flots du temps...

Parmi les flots du temps, ma mie, tu m'apparais
Aux bras marmoréens, aux longs cheveux dorés –
Et ton visage pâle, coulé en blanche cire,
Se plie sous quelque tendre chagrin, mais ton sourire
Caresse mes yeux et sa douceur m'enflamme,
Ô femme entre les astres, étoile entre les femmes!
Le moindre de tes gestes me fait verser des pleurs
De joie, et dans tes yeux je vois mon seul bonheur.

Mais des ténèbres froides, comment t'en arracher,
Pour que l'on soit ensemble, cher ange adoré?
Je veux que mon visage sur le tien se couche,
Sous mes baisers ardents j'étoufferais ta bouche,
En réchauffant ta main frileuse sur mon cœur,
En la tenant plus près, plus près de moi encore...

Mais tu n'es pas du monde d'ici-bas, hélas!
Et tu te perds, une ombre dans le brouillard de glace,
Et moi je reste seul, les mains pendantes, vides,
Ne retenant du rêve qu'un souvenir languide...



En vain mes mains se dressent pour te saisir, chère ombre:
Des flots du temps passé je ne peux pas te rompre.





Venise

La grande vie a déserté Venise,
Plus de lumière de bal, plus de musique;
La lune teint, par les portails antiques,
Les escaliers de marbres, les murailles grises.

Okéanos, que les canaux étriquent,
Se plaint, mais sans vieillir, il temporise,
Lui seul ranimerait la mariée exquise,
Il frappe, en clapotant, contre les murs de briques.

Dans la cité, funèbre, règne le silence.
Sonne minuit Saint Marc, le cénobite
D'un âge révolu, sinistre survivance.

Et sibyllin, d'un ton profond, récite
Tout doux, ces mots qui tombent en cadence:
«Jamais, mon fils, – les morts ne ressuscitent!»



Minuit...

Minuit. Sonne l'airain. Les douze coups s'envolent,
Morphée, à sa douane, refuse mon obole.
L'esprit me veut porter sur ses vieilles voies
Où vie et mort pesant, il me faut faire un choix;
Mais aujourd'hui encore, en vain je les repense,
Car entre l'une et l'autre l'esprit tient la balance.



Parais pour m'éclairer...

Parais pour m'éclairer, douce lumière,
De mon céleste rêve de jadis, émerge!
Ô sainte mère, éternelle vierge,
Viens dissiper la nuit de mes chimères.

Ne laisse pas s'éteindre comme un cierge
Mon espérance, – exauce ma prière
Même si la faute est à moi entière;
Que ton regard m'apaise et me protège.

Mis à l'écart, perdu dans ma détresse
De mon néant, je ne crois plus à rien
Et mon ardeur, ma force, ont tari.

Redonne-moi la foi et la jeunesse,
De ton ciel d'étoiles réapparais, reviens
Afin que je t'adore à jamais, Marie!



Te cherche-t-elle...

Te cherche-t-elle – ce jour encore –, mon âme? –
C'est que sans toi je n'ai rien à dire...
Et si le monde va – de ce poème – maudire,
Je ne m'en soucie pas, à lui sera le blâme.

Si mes enfants en sont le point de mire –
Qu'il fasse donc, je n'en fais pas un drame;
Ce que je crains – autant que je réclame –
C'est ton avis, ma mie, non pas leurs dires.

L'amour avec la mort sont ennemis:
Fidèle à la seconde, je l'ai cherchée souvent,
Mais tu m'en détournas, ma chère enfant...

Tu as gagné et regagné ma vie –
Alors ses chants et fruits, te les devant,
Je te les offre tous, de même que celui-ci!



Toute cervelle maigre...

Se croire génie, toute cervelle maigre
Le peut, de même les sots qu'elle charme
Avec ses vers tout creux, et son vacarme;
Qu'elle soit donc couronnée de par la pègre.

Ainsi soit-il – ma muse reste calme.
Je n'ai qu'un compagnon, mais doux, intègre,
Je lui dédie toujours mes vers allègres –
Des chants que ne comblèrent pas les palmes.

Quand elle se penchera sur mes ébauches,
Elle va juger et rajuster mes vers:
Là, un qui traîne, l'autre – là – qui cloche...

Ainsi découvre-t-elle mon univers,
Sur l'arche de mes songes elle s'approche
Et dans mon âme la sienne se perd.



J'ai cru qu'elle attendait...

J'ai cru qu'elle attendait que je la serre
Contre mon sein, pour qu'elle aussi m'enlace
Et que l'on reste ensemble, face à face,
Dans ses beaux yeux lisant ma vie entière.

Mais, sans se rendre, elle changea de place
Tirant son doux visage en arrière;
Ses yeux, en me guettant, me demandèrent:
Qu'elle me permette ou non que je l'embrasse?

Elle n'en finit jamais de ces caprices,
Plus on la prie, plus elle s'arrache et glisse,
Pour qu'à la fin... elle soit beaucoup moins ferme.

Ces doux refus que la beauté oppose,
Combats agrémentant les jours moroses,
Je les chéris, car j'en connais le terme.



Je pense à toi...

Je pense à toi et j'ai le cœur qui crève...
Si tout moment de joie m'était ravi –
Que me vaut-elle encore une telle vie:
Toute d'amertume et d'éphémères rêves!

Pourquoi ta voix se glace dans la nuit?
Ton corps exquis – ô souriante Ève –
Qui fut à moi une heure, unique et brève –
Le verront-ils donc, mes yeux tout éblouis?

Toi, blonde chance d'une rêverie fugace,
Toi, rêve blond d'une chance illusoire,
Si tu reviens, ne l'attends pas, – ma grâce!

Je vais te sermonner, et pour le croire,
Il faut, ma douce amie, que je t'embrasse
Et te caresse à perdre la mémoire.



Tu ne me comprends pas...

Il n'est pas de mystère qui ait pour moi le prix
De celui par lequel tes charmes ont fleuri;
C'est que j'ignore une autre merveille pour laquelle
Je changerais ma vie contre des bagatelles
Et mes pensées sereines contre de pauvres mots;
T'enveloppant en leurs évanescents échos,
Je veux, du tendre rêve, faire un ouvrage d'orfèvre,
Pour empêcher son ombre d'aller dans les ténèbres.

.....

Si aujourd'hui, pour toi, esclave de tes charmes,
Je change en bijoux chacune de mes larmes,
Si je te vois surgir pareille au marbre clair
Aux yeux resplendissant d'une froide lumière
Qui éblouit mon œil de sorte qu'il ne voie,
Dans leur profonde nuit, tes songes d'autrefois,
Aujourd'hui, lorsque ma flamme est aussi pure
Que cette auréole de charme qui t'entoure,
Que l'éternelle soif qui réunit sitôt



Lumière et ténèbres ou marbre et ciseau,
Quand ma passion est si profonde et sincère
Qu'elle n'a pas sa pareille entre ciel et terre,
Quand j'aime tout, mais tout ce qui t'appartient,
Un rire, un frisson, le mal et le bien,
Lorsque l'énigme même de mon destin c'est toi...
Je vois à tes paroles: tu ne me comprends pas!





Le jour je pense...

Ma vie s'écoule, pénible et amère –
Le jour je pense et la nuit je veille –
Voudra-t-elle, la nature, prêter l'oreille
À ma supplique – et me satisfaire?

Je n'en demande que le froid cercueil,
Un long repos après un long calvaire –
Plutôt qu'aimer sans chance, je préfère
Que la camarde ferme à jamais mon œil.

Car notre monde n'est qu'une géhenne:
Ses flots – une torture, ses pensées – écume,
Les charmes de la vie en dissimulent les peines.

Je ne t'ai vu qu'une fois – et l'amertume
Du monde m'a comblé, en souveraine...
L'ai-je donc mérité, ce mal qui me consume?



Marie Tudor

Pourquoi sous les portails tes yeux l'escortent,
Le regardant, muette et transie de peur?
Tu guettes en lionne, le front en sueur,
Tes poings se crispent, la furie t'emporte.

Tu exhortas à l'œuvre ton faucheur:
Des vies, en gerbes, telle est sa récolte;
Tu affrontas pour lui intrigues et révoltes,
Mais tu réchauffes un traître sur ton cœur.

Au ciel t'élève une envie fatale,
Car de tes lords assassinés tu sais
Faire à Fabiano échelle triomphale.

Mais tu es reine, et ceci te plaît.
Celui qui sous ton front de cire pâle
Sait la tempête de ta vie – se tait.



Il y en a...

Il y en a que le destin préfère,
Qui prennent au vol les charmes de la vie –
Tous les matins l'aurore leur sourit,
Par tous les temps les astres les éclairent.

Mais moi, dis-moi, ô douce enfant, moi qui
Ai fait de toi mon astre, ma lumière,
Pourquoi leurs rangs pour moi se refermèrent
Et ce qu'ils prennent, – tu me l'interdis?

J'étais perdu dans l'ombre engourdie,
Mes jours déserts passaient comme une écume,
J'étais aveugle aux charmes de la vie...

Mais je t'ai vu... une fois... et l'amertume
Du monde m'a percé le cœur... Depuis
Je l'ai entier, ce mal qui me consume.



Séparation

Quel gage te demander pour ne pas t'oublier?
Toi seule en serais un, si tu t'appartenais,
Et non la fleur fanée cueillie dans tes cheveux;
Oublie-moi vite, ma mie, c'est mon unique vœu.

Puisque s'en va la chance, pourquoi donc la douleur
Ne la suit-elle pas, mais reste dans nos cœurs?
Des eaux renouvelées refont le même fleuve –
Pourquoi donc les regrets, les mêmes, nous abreuvent
Si notre vie au monde s'écrit et puis s'éponge
Tel le songe d'une ombre et l'ombre d'un songe?
Pourquoi, dorénavant, t'inquiéterait mon sort?
Pourquoi compter les ans qui neigent sur les morts?
Mourir aujourd'hui, demain, – ça m'indiffère
Puisque je veux qu'on perde ma trace sur la terre,
Que tu oublies la chance rêvée, et remontant
En songe, mon amour, dans les années d'antan,
Que l'ombre soit épaisse sur mon tombeau perdu,
Comme si jamais, jamais tu ne m'avais connu,



Comme si les ans de flamme étaient tous abolis –
Sauras-tu pardonner ma flamme, ma folie?
La face contre le mur, abandonné, je veux
Que les lumières pâles se glacent, de mes yeux,
Et quand enfin la terre retournera en terre,
Qui suis-je. D'où je viens – qui donc pourrait s'en faire?
Parmi les murs de glace, de tristes lamentos
Vont supplier pour moi un éternel repos;
Mon vœu, le dernier, sera une seule chose –
Que ton cher nom soit dit sur mes paupières closes,
Et qu'on me jette après, s'ils veulent, au bord d'une route.
Cela sera mieux que maintenant, sans doute.
Que viennent les corbeaux de l'horizon lointain
Pour obscurcir le ciel de mes yeux éteints,
Et qu'un orage éclate aux marges de la terre,
Donnant mon cœur au vent, ma chair à la poussière...

Mais toi, demeure comme le mois d'Avril, en fleur,
Riant comme un enfant, aux grands yeux rêveurs,
Conserve ta fraîcheur, rajeunissant toujours...
Oublie-moi donc! aussi le ferais-je à mon tour.





L'album

L'album? Un bal masqué que l'on redoute:
On s'y regarde tous de haut en bas
Dissimulant sa gueule, sa pensée, sa voix...
On parle tous en cœur et nul n'écoute.

J'entr'ai aussi. Je ralentis mes pas.
J'essaye un vers avec ma plume brute
Et pose sur la table une feuille en déroute
Dont même le Parnasse n'en rêve pas.

Pour te ressouvenir tes fêtes d'autrefois,
Tu veux que j'y écrive, que j'y signe.
De tous tu fauches une gerbe – c'est ta proie,

Puis tu revois les feuilles, et tu clignes
De l'œil, en te moquant de nos tournois,
De la bêtise clouée en quelques lignes.



Sonnet satirique

Tu as la main piquée par une abeille,
Car tu ne cesses de frotter ta plume:
De tout ce que tu forges sur l'enclume –
Les mots sont neufs, mais la teneur est vieille.

Écrire ce que l'on pense – nous le dûmes,
Mais tu n'as rien de neuf à dire, Oreille,
De Pantazi¹ tu es l'image pareille,
Ses vieilles bourdes, toi, tu les rallumes.

Ton front me semble un piètre emballage,
Et tes écrits – du vent et de la crotte,
Les dieux – hélas! – ont déserté tes pages.

L'esprit est creux derrière tes parlotes:
Tu bats sa paille sèche avec rage
Mais rien ne sort d'une tête de linotte!

1. V. A. Ureche (en français *Oreille*), Pantazi Ghica : adversaires littéraires et politiques de M. Eminescu. (NDT)



Nos jeunes gens...

C'est à Paris que vont nos jeunes gens
Apprendre modes, manières, grâces –
Puis ils nous viennent éclairer les masses
Avec leurs têtes de moutons savants.

Ils laissent bouche-bée la populace
Qui les regarde faire les élégants,
Frisés, et long cigare entre les dents...
La vie – c'est le corso pour ces paillasses.

Piliers de cabaret et de bordel,
Ils font les saltimbanques, ils nasillent,
Mais pas un seul à l'œuvre ne s'attelle.

Et cette marchandise de pacotille –
Eux, qui ont oublié leur langue maternelle,
Se croient étoiles au ciel de la patrie.



L'iambe

Depuis longtemps je cherche la mesure
Riche tel – aux rayons – le miel d'automne,
Pour en couler mes vers, en des colonnes
Qui sans accroc enjambent la césure.

À son appel les étendards bourdonnent,
Passions et haines naissent et perdurent –
Mais il vous fait parler d'une voix si pure
Quand à l'Amour timide on s'abandonne.

Je ne sais pas s'il est de notre monde;
Si l'on entend en lui le son des ondes,
S'il les mérite, donc, mes ronds de jambe –

Je ne le sais juger ni le comprendre...
Mais le plus riche des vers, pudique et tendre,
Et fort – s'il veut – c'est toujours lui, c'est l'iambe.



L'océan...

Ah! L'océan, ce qu'il est fou de rage –
Hurlant il dresse mille bras de mousse!
Avant que la tempête en son lit le repousse,
Il frappe les cieux, s'accroche aux nuages.

En vain le ciel appelle à sa rescousse
Les foudres effrayantes, car l'océan, sauvage,
Prenant l'azur pour un sien rivage
Y monte à l'assaut et se courrouce.

Blessé par les éclaires, enfin il s'amollit
Et un zéphyr l'endort avec un conte;
En rêve – le ciel se penche sur son lit.

Et tout ce qu'il rêvait, il l'a sans faute:
La voûte, les étoiles, la lune d'or poli...
Il dort en murmurant – et murmurant sursaute.



La mer profonde...

La mer profonde sous la lune pâle,
Rassérénée par la lumière blonde, –
Dans ses abysses rêve tout un monde,
Sur son miroir elle porte des étoiles.

Demain – elle fait bouger ses noires ondes,
Et dans sa rage elle écume et râle,
Ses mille bras se dressent pour une fatale
Étreinte aux rivages qu'elle inonde.

Un jour – déluge, l'autre – doux murmure,
Une harmonie sans bornes, fantastique –
Telle est sa sombre, ténébreuse nature.

Telle reste l'âme de la mer antique.
Et sans se soucier de nous, elle dure –
Indifférente, infinie, unique!



La descente des eaux

Les sources naissent dans les monts pierreux,
Ruissellent dans les bois et se baladent,
Et apprenant la langue des naïades,
Remplissent les forêts de chants joyeux.

Leur onde croît, se jette en cascade
Creusant dans le roc un lit tortueux;
Si change en route le décor sous les yeux,
La vie est unique, sous mille façades.

Mais plus elles descendent, plus leur voix baisse,
Dévale l'échelle des sons et s'altère,
De plus en plus se chargeant de tristesse.

Et quand elles débordent dans la mer amère,
– Fleuve grondant aux ondes épaisses –,
Leur douce voix d'antan, déjà elles l'oubliaient.



Si mille étoiles...

Si mille étoilés treublent sur la voûte,
Si mille bagues rident l'océan,
Avec leur lumière, leur scintillement,
Ce que cela veut dire – qui s'en doute?

Donc mille voix se valent tout autant.
Sois saint ou scélérat, ce que tu goûtes,
Tout est poussière, et de tous, de toutes,
Va hériter l'oubli, et le néant.

Je crois me voir mourir... Déjà, dehors,
Attendent ceux qui veulent me porter en terre...
J'entends des chants, je vois des torches encor...

Ô, viens plus près, approche, ombre chère,
Juste au-dessus de moi, bel ange de la mort
Aux ailes noires, aux fraîches paupières.



Glose

*Temps s'en va et temps s'en vient,
Tout est vieux, tout est nouveau;
Et le mal, et le bien, –
Pèse bien ce que ça vaut;
Pas d'espoir et pas de doute,
Vagues après vagues passent,
Qu'on t'appelle, qu'on t'envoûte,
Face à tout reste de glace.*

S'il nous passe par-devant
Tant et tant de bagatelles,
Qui les voit et les entend,
Qui, après, se les rappelle?...
Pour te retrouver toi-même
Fuis le monde et ses liens;
Bruit de tripes en carême –
Temps s'en va et temps s'en vient.

Que jamais l'esprit ne fasse
Cette trop humaine erreur



De choisir l'instant fugace
Pour le masque du bonheur:
Il est né de son cadavre
Et s'écoule à vau-l'eau;
N'y cherche donc pas un havre,
Tout est vieux, tout est nouveau.

Au théâtre de ce monde
Conduis-toi en spectateur:
Que nul jeu ne te confonde,
Sous le masque vois l'acteur,
Et, qu'il pleure, qu'il menace,
Dans ton coin ne dis rien,
Vois, dans l'art de ces paillasses,
Et le mal, et le bien.

L'avenir et le passé –
Deux images – un seul décor,
Pour qui sait les déchiffrer
Le couchant en vaut l'aurore.
Ce qui fut ou le sera –
Tout est, du présent, le lot;
Toi, devant ce vain fatras,
Pèse bien ce que ça vaut.

Parce que tout ce qui existe





Se soumet aux mêmes lois
Et le monde et gai ou triste
Depuis mille années déjà;
Autres masques, la même pièce,
Autres pas, la même route,
Face aux voix enchanteresses –
Pas d'espoir et pas de doute,

Ne dis mot si les canailles
Pour te surclasser s'affairent,
Elles te trouveraient une faille
Même si tu étais sans pair;
Mais pares tu les verras
Entre eux qui se terrassent;
Ne leur offre pas ton bras:
Vagues après vagues passent.

Tout le monde tend des pièges:
Chants perfides de sirènes,
Tourbillons et sortilèges
Changent les acteurs en scène;
Penses-y toujours et veille,
Méfie-toi de tous, de toutes,
Bouche-toi les deux oreilles,
Qu'on t'appelle, qu'on t'envoûte,





Sauve-toi à leur approche,
Ne dis mot à leurs parjures;
Les conseils ni les reproches –
Rien ne change leur nature;
Laisse-les braire à leur guise,
Par ce monde, qui veut, passe;
Comme l'amour n'est plus de mise,
Face à tout reste de glace.

*Face à tout reste de glace,
Qu'on t'appelle, qu'on t'envoûte;
Vagues après vagues passent,
Pas d'espoir et pas de doute;
Pèse bien ce que ça vaut –
Et le mal, et le bien;
Tout est vieux, tout est nouveau,
Temps s'en va et temps d'en vient.*





Du même traducteur

- GEORGE BACOVIA *Poemă în oglindă* Poème dans le miroir [édition bilingue], DACIA (Cluj) 1988
- MIHAI EMINESCU *Elegii și sonete* Élégies et sonnets [édition bilingue], JUNIMEA (Iași), 1994, 1997²
- J.-K. HUYSMANS *Là-bas* Liturghia neagră, DACIA (Cluj), 1994
- VASILE IGNA *Grădina oarbă* Le Jardin aveugle, LIBRAIRIE BLEUE (Paris) 1995
- NICOLAS BOUVIER *Chronique japonaise* Cronică japoneză, HUMANITAS (Bucarest) 1995
- FRANÇOIS FURET *Le Passé d'une illusion* Trecutul unei iluzii [en collaboration], HUMANITAS (Bucarest) 1996
- GEORGES BATAILLE *Mme Edwarda – Le Mort – L'Histoire de l'oeil* Madame Edwarda – Mortul – Istoria ochiului, HELICON (Timișoara) 1997
- NICHITA DANILOV *Deasupra lucrurilor, Neantul* Au-dessus des choses, le Néant [édition bilingue], AXA (Botoșani) 1997
- ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE *Philosophie et nationalisme – Le paradoxe Noïca* Filozofie și naționalism – Paradoxul Noica, HUMANITAS (Bucarest) 1998
- VLAD ZOGRAFI *Pierre ou les taches solaires*, UNITEXT (UNITER) (Bucarest) 1998
- STÉPHANE COURTOIS et al. *Le Livre noir du communisme* Cartea neagră a comunismului [en collaboration], HUMANITAS (Bucarest) 1998
- MICHEL TOURNIER *Le Coq de bruyère* Piticul roșu, UNIVERS (Bucarest) 1999
- MIHAI URSACHI *Cetatea Putreziciune* La Cité Pourriture, AXA (Botoșani) 2000
- GUY CORNEAU *Y-a-t-il des amours heureux? Există iubiri fericite?*, HUMANITAS (Bucarest) 2000



- ANDREI MAKINE *Du temps du fleuve Amour* Pe vremea fluviului Amur, HUMANITAS (Bucarest) 2001
- ALAIN BOSQUET *Entretiens avec Salvador Dali* Convorbiri cu Salvador Dali, HUMANITAS (Bucarest) 2001
- MICHEL HOUELLEBECQ *Les particules élémentaires* Particulele elementare, NEMIRA (Bucarest) 2001
- etc.

Série E. M. CIORAN (HUMANITAS)

- *La Tentation d'exister* Ispita de a exista, 1992, 1997²
- *Histoire et utopie* Istorie și utopie, 1992, 1997²
- *Exercices d'admiration* Exerciții de admirație, 1993, 1997²
- *Aveux et anathèmes* Mărturisiri și anateme, 1994, 1997²
- *Le Mauvais demiurge* Demiurgul cel rău, 1995
- *Cahiers I-III* Caiete I-III [en collaboration], 1999, 1999, 2000
- *Le Cahier de Talamanca* Caietul de la Talamanca, 2001







Table

Mélancolie	5
Je suis si loin de toi...	7
Sonnet I <i>L'automne dehors...</i>	8
Sonnet II <i>Les ans passèrent...</i>	9
Sonnet III <i>Quand de l'esprit...</i>	10
Si quelquefois, ma mie...	11
Ô, mère...	12
Dans ton jardin...	13
T'aimer secrètement...	14
Les ans passèrent...	15
Parmi les flots du temps...	16
Venise	18
Minuit...	19
Parais pour m'éclairer...	20
Te cherche-t-elle...	21
Toute cervelle maigre...	22



J'ai cru qu'elle attendait...	23
Je pense à toi...	24
Tu ne me comprends pas...	25
Le jour je pense...	27
Marie Tudor	28
Il y en a...	29
Séparation	30
L'album	32
Sonnet satirique	33
Nos jeunes gens...	34
L'iambe	35
L'océan...	36
La mer profonde...	37
La descente des eaux	38
Si mille étoiles...	39
Glose	40
<i>Du même traducteur</i>	44